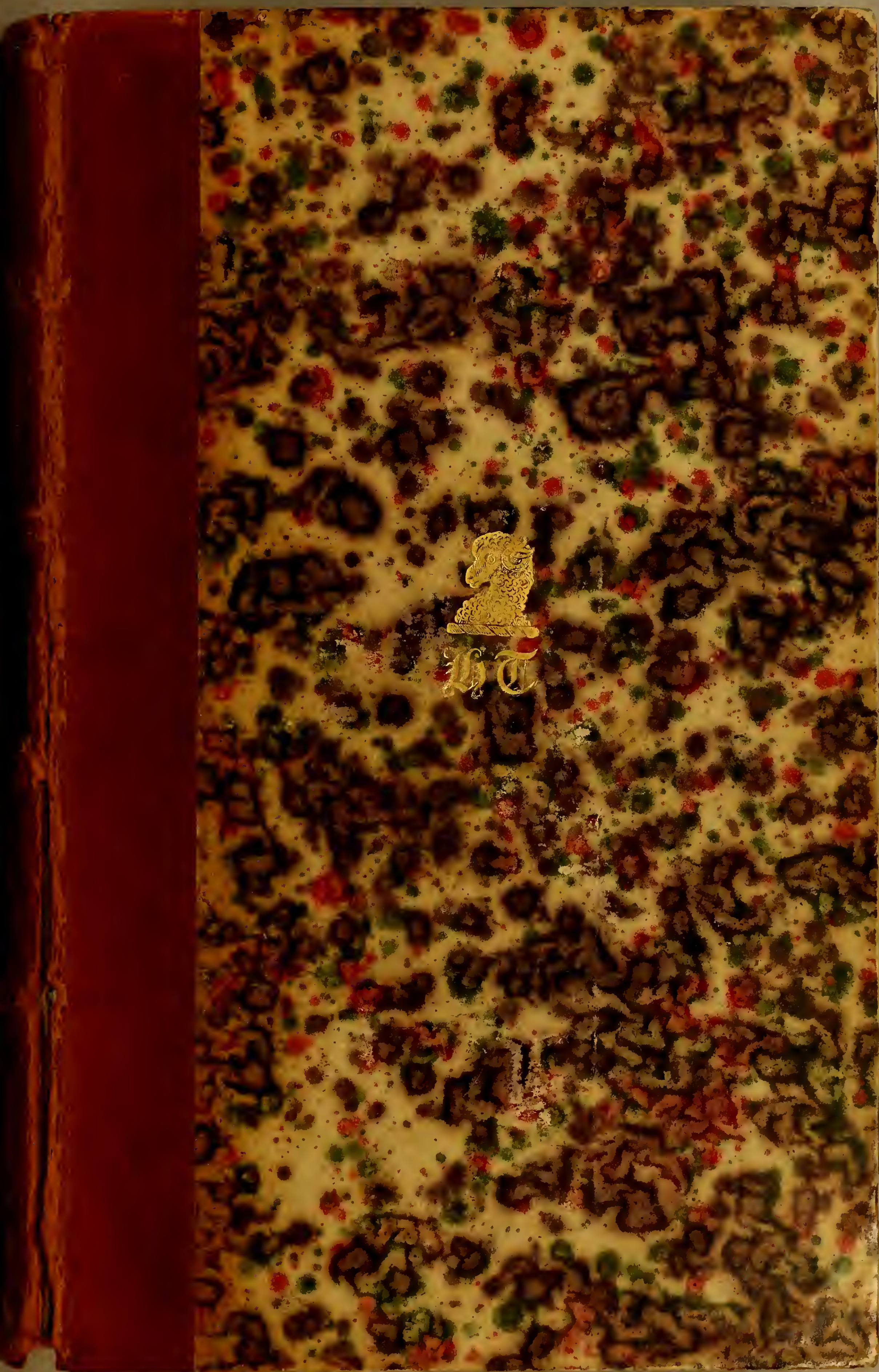



GAUDEO.



fais des vœux de trouver l'occasion de punir mes ennemis, en leur rendant quelques services. Je n'entends pas parler des conspirateurs contre la république, mais bien des hommes trompés ou égarés.

Quel beau jour que celui où la France ne présentera plus qu'une seule et même famille, abjurant tout ressentiment ! Enfin, des frères essuyant les larmes de ceux qui ont été victimes de la tourmente révolutionnaire.

DUTERTRE.
Général de brigade.

Paris, 25 ventose.

4.

LE SORT
DU COMMERCE FRANÇAIS,
OU
CONSIDÉRATIONS PRESSANTES
SUR L'IMPORTANCE DE L'ISLE SAINT-DOMINGUE.

Par J. J. DEMUN. *Paris, 25 Ventôse, An IV. de la République.*

EN rédigeant, dans ces Observations, quelques-unes de mes idées sur l'importance de l'Isle Saint-Domingue, je n'ai, aucunement, le motif de discuter les désastres de cette Colonie, d'en présenter les causes, d'en marquer les Auteurs... Je n'ai pour but que d'être utile à cette intéressante Contrée, que j'aime, et de servir la France, que je chéris. Si, l'objet que je me

A

Paris. 1796. –

propose, exige que je porte l'attention sur des leviers principaux de subversion, de dévastation, je ne signalerai que les ennemis naturels de la République; j'éviterai les détails, et, particulièrement, les personnalités. Puisse-t-on ne se rappeler des troubles, que pour en réparer les effets! Puisse-t-on ne se souvenir des torts que pour s'en repentir et les pardonner!

Je sais tout ce que les rivaux de ma Patrie sont capables de faire, pour empêcher que la restauration de Saint-Domingue ne s'opère en faveur de la France; mais, si mes idées peuvent être utiles à la prospérité Française, je serais coupable de les taire. Je compte et je dois compter sur les soutiens, les directeurs, les fondateurs de ce nouvel ordre de choses, qui, après avoir plané sur notre horison, commence à se reposer, à s'établir parmi nous. Eteindre les discordes, dissiper les ressentimens, faire naître les tendres affections, la sécurité, le bonheur; tel est le devoir, tel est l'itérêt, tel est, certainement, le vœu des Dépositaires actuels de la confiance nationale. Pour qui tient et sait tenir les rênes de l'Etat, rien n'est plus aisé que de régner encore sur

les cœurs. Auguste, lui-même, parvint à se faire adorer. Justice générale et particulière, prospérité générale, inséparable des prospérités particulières : voilà les vrais, les inaltérables apôtres et amis du Gouvernement.

L'Isle Saint-Domingue a tenu, dans la Révolution française, une place plus considérable qu'on ne le pense généralement. Elle a été, spécialement, marquée et travaillée par tout les partis. L'un, vouloit, dans un despotisme absolu, l'assujétir, selon ses besoins et ses caprices, sous le pressoir de la fiscalité, et sous la torche incendiaire. L'autre, plus sensible, peut-être, que réfléchi, vouloit en faire un holocauste à son enthousiasme; mais, le plus profond, le plus ancien, le plus ardent à le fixer, à le poursuivre, c'est le parti britanique. Depuis long tems l'Angleterre voyoit, avec la jalousie la plus active, sa rivale puissante, malgré les vices de son administration, élever, avec rapidité, la partie Française de Saint Domingue, à un dégré de splendeur et de fortune réelle, inconnu dans toute autre Colonie insulaire. Les liaisons de reconnaissance, d'amitié et d'affaires établies entre les Etats-Unis d'Amérique et la France,

avoient porté un coup fatal au commerce britannique : et chaque jour l'entraînait vers sa ruine. Vaincre ou périr a été la détermination d'un homme qui peut avoir acquis de la gloire, ou plutôt jusqu'à présent de la célébrité, mais, qui doit se trouver encore plus de remords. Vengera t-il, définitivement, sa Nation des revers de la dernière guerre? Punira t-il les provinces Anglo-américaines de leur scission, de leur indépendance? Donnera-t-il, assûrera-t-il aux trois Royaumes l'empire absolu des mers, le commerce et la souveraineté du monde? ou bien, n'aura-t-il employé tout le machiavelisme politique, que pour éclairer, plus vivement, la France, l'Europe entière, sur ses vrais intérêts, ses véritables ennemis, et pour replonger, plus sûrement, plus rapidement, l'Isle qui l'a vû naître, dans l'infériorité que la nature semblait lui avoir destinée. C'est ce que les circonstances sont, peut-être, bien près de nous apprendre, et, ce qui dépend, peut-être, encore plus du Gouvernement français, qu'on ne paraitrait, généralement le penser.

Un des moyens les plus puissans que la France ait eu et qu'elle possède encore pour

s'élever et abaisser ses ennemis, c'est Saint-Domingue. L'établissement bien entendu, bien ordonné de cette Isle, est capable de faire tomber le commerce oriental, et d'attirer, dans le cercle de ses opérations, toutes les opérations Américaines. Cette superbe Contrée s'étend depuis le 303e dégré 30 minutes de longitude, jusqu'au 310e et depuis le 17e dégré 40 minutes de latitude septentrionale, jusqu'au 20e environ. Sa surface est de 5000 lieues carrées. Elle possède dans toutes ses parties cultivées, des forteresses multipliées et redoutables, des ports commerciaux et militaires, vastes, commodes et assurés. Elle offre, dans différens points de sa superficie et de son périmètre, des ressources, plus considérables, encore que celles dont on a profité jusqu'aujourd'hui. L'immense plaine de Sammana, partagée, dans toute sa longeur, par le fleuve Yuna, et subdivisée par mille petites rivières, serait, seule, capable de donner plus d'indigo et de sucre, que n'en fournissait le reste de la Colonie, dans sa prospérité : et la Baie de même nom, qui termine cette plaine, ayant reçu de la nature la formation la plus heureuse,

la position la plus favorable (1), est en état de contenir toute la marine de l'univers.

Cette Isle, si intéressante, est arrosée de nombreuses et superbes rivières, dont on peut tirer les plus grands avantages. Par la variété de ses plaines, de ses montagnes et des courans d'air qu'elle reçoit, elle se trouve jouir de tous les climats ; elle produit le sucre, l'indigo, le café, le coton, le cacao, le tabac, le ris, le maïs, ect. elle est d'une fécondité inexprimable. Le même terrein produit sans cesse ; le même arbre montre, à la fois, tous les dégrés de la végétation. La vigne, les fruits, les légumes, les fleurs, même d'Europe, y prospèrent, avec la plus grande facilité. Les pâturages les plus vigoureux, les plus salutaires, y nourissent de nombreux troupeaux ; et les cantons les plus arides, et qui sembleraient abandonnés aux incuries, aux aprétés de la nature, sont, pour ainsi dire, encore réservés, par elle, à la formation de la plus belle cochenille. Enfin,

(1) Tout ce qui navige directement des mers d'Europe dans celles de Saint-Domingue et même de la Jamaïque, reconnoît d'abord les promontoires qui forment l'entrée de cette Baie.

le poivrier, le canelier, le giroflier, et toutes les épiceries, si recherchées et si soignées de l'Inde, n'ont point de local et de séjour plus propices. L'olivier, la soie s'y propageraient naturellement, et toutes les cultures y trouveraient le succès le plus parfait. Les plantes sauvages y sont infiniment variées, ainsi que leurs qualités. Peu observées, en général, elles ont des influences extrêmes, soit en bien, soit en mal. Des forêts, aussi majestueuses qu'antiques, ombragent la moitié, peut-être, de cette Isle. Les pins, les cèdres, les acajous, les poiriers incorruptibles, les arbres, enfin, les plus précieux, pour tous les genres d'architecture, civile et militaire, y sont très-fréquents et de la plus superbe venue : et, ce serait une erreur de croire que leur exploitation et leur transport éprouvassent de grandes difficultés.

Non contente de se couvrir, sans cesse, de verdure, des fleurs, de fruits, et des moissons les plus intéressantes, l'Isle Saint-Domingue renferme, encore, dans son sein, des trésors inappréciables. Quoique la plus grande partie de cette Isle, et, sur-tout, dans l'intérieur, soit peu connue, on y a déjà découvert des mines de talc, de crystal, de cuivre,

d'argent, etc. Tout annonce que les mines de fer n'y sont pas rares : et les mines d'or, les plus abondantes, semblent n'y demander que la volonté de les utiliser. Sillonnant, pour ainsi dire, la surface de la terre, elles jonchent, de leurs pailletes (2), le lit des rivières qui les parcourent ou les approchent.

Il ne fallait pas, sans doute, toutes ces observations à l'ambitieuse, jalouse et cupide Angleterre, pour lui faire voir, avec douleur et malveillance, cette terre précieuse, sous la main d'une Nation active, industrieuse, entreprenante, qui en possédait déjà une partie considérable, par droit de conquête, et qui était toujours disposée à s'en procurer le reste. Aussi, le Cabinet britannique a-t-il formé, successivement, les projets de la subvertir, sans s'occuper encore de la posséder ; puis de la posséder ou de la subvertir. Ce dernier projet était, sans doute, le produit d'une politique plus froide, plus vaste, plus consommée ; et rien n'a été ménagé pour les réaliser l'un et l'autre. C'est à la main patiente du tems, au

---

(2) Un seul individu ramasse facilement deux à trois onces de ces paillettes en quelques heures.

burin, incoruptible, de l'histoire, à dévoiler, à consacrer ces vérités, à fixer l'opinion, l'estime, la justice...

Il est effectivement constant que le sort du commerce du monde et du sceptre des mers, tient à l'Isle Saint-Domingue, d'une manière immédiate et prochaine.

Saint-Domingue peut, par son étendue, par sa fécondité, par la variété de ses climats, produire, abondamment, tout ce que les établissemens asiatiques nous fournissent de précieux, d'utile, de recherché. Peu d'années suffisent aux plus grandes végétations : dès-lors, les Indes orientales cessent d'avoir le privilège exclusif de nous fournir ces productions.

Saint-Domingue est à quatorze cents lieues des côtes de France. Le trajet en est facile, le même vent peut y suffire.

Les Contrées du Gange, au contraire, les Moluques, les Philippines, sont à trois ou quatre mille lieues de nos régions. Il faut changer de vent pour s'y rendre, doubler des caps, dépendre des saisons, traverser la ligne, affronter toutes les intempéries de air.

Saint-Domingue serait cultivée, protégée, gouvernée par nos frères, nos amis, nos mandataires, nos représentans, nous-mêmes.

Les Européens sont détestés dans tous, ou presque tous leurs établissemens orientaux. Les Anglais, sur-tout, ambitieux, tyrans et abhorrés, ne peuvent s'y soutenir que par des troupes nombreuses, par la guerre, la corruption, la perfidie.

Saint-Domingue posséderait, en métaux précieux, par l'exploitation facile de ses mines, infiniment plus qu'il ne lui faudrait pour activer, sous tous les rapports, ses importations et ses exportations.

Les Grandes-Indes, au contraire, ont besoin d'être alimentées, par nous, d'or et d'argent, tant pour leurs fabriques, que pour leurs échanges.

Le commerce oriental consommerait donc infiniment plus de tems, d'hommes, de subsistances, de bâtimens, etc. etc. que le commerce de Saint-Domingue : donc, il ne pourrait soutenir sa concurrence ; donc, il tomberait, inévitablement, et serait comme abandonné.

Mais, Saint-Domingue attirerait, encore,

dans la sphère de ses opérations, toutes les opérations américaines : rien n'est plus sensible et plus facile à démontrer.

Qu'on fixe Saint-Domingue : on verra la seule partie française de cette Isle, partie, dont le tiers, à peine, cultivé, l'était, encore, sans plan, sans économie, fournir, cependant, à la grande moitié de tout le Commerce français.

Qu'on se représente cette Isle réunie en entier, sous la même activité, les mêmes soins, le même plan, les mêmes opérations, dirigée par une Administration politique et expérimentée, protégée, gouvernée par un ordre lumineux, fécond, par une Nation sage, puissante ; et, l'on se formera une idée des effets immenses qu'elle devrait produire.

Saint-Domingue, placée au centre des Antilles et de l'entrée du Golphe du Mexique, semble tenir la clef de ce bassin immense, et donner la main aux deux parties du Nouveau monde. Cette Isle, infiniment plus grande qu'aucune de celles qui forment son archipel, excepté l'Isle de Cube, doit, nécessairement tenir toutes les autres sous sa dépendance, et commande, particulièrement, la Jamaïque, dont le sol, naturellement, peu heureux et déjà

usé, n'est, plus, utilisé que faiblement, et par des moyens difficiles et dispendieux.

L'Isle de Cube est la seule des Antilles, comme je viens de le dire, qui, par son territoire, soit comparable (3) à l'Isle Saint-Domingue. Elle n'en est séparée que par un canal de quinze à seize lieues; mais elle est sous le vent de cette colonie, ainsi que de toutes les partie intéressantes des Antilles. Elle appartient, d'ailleurs, à un peuple qui ne s'occupe qu'à cultiver ses prêtres, et exploiter ses mines. Elle serait, pour ainsi dire, ignorée sans la Havane et ses galions. Elle peut devenir, dans le tems, une annexe ou une associée, très-intéressante, pour Saint-Domingue; mais, malgré la grandeur de son étendue, la beauté de son sol et de sa position, elle n'inspire, jusqu'à présent, ni envie, ni alarmes.

Il est, donc, également évident, par tous les avantages distingués, réunis sur Saint-Domingue. que cette terre précieuse peut devenir, aisément, le centre d'activité, l'arbitre, même, de tout le commerce du Nouveau Monde.

---

(1) Elle est même beaucoup plus grande; sa superficie est d'environ 9000 lieues carrées.

Cette faculté suffirait, sans doute, pour attacher à son influence le sceptre des mers; mais, aucune contrée n'est, d'ailleurs, plus favorablement disposée qu'elle, pour obtenir et conserver cette influence.

Saint-Domingue, susceptible de toutes les cultures, de tous les établissemens, et de tous les charmes de l'existence, peut se passer du monde entier. Séparée du reste de la terre par la profondeur de l'océan; entourée de ressifs, de rochers escarpés, de courans dangereux, elle n'a point à craindre l'irruption générale ou subite de ses rivaux; ou de ses ennemis. Ni trop vaste, ni trop bornée, elle conviendra toujours au Gouvernement qu'elle voudrait choisir. Abondamment pourvue, dans toute sa circonférence, d'abris, de réfuges, de ports les plus multipliés, les plus spacieux, les plus commodes, les plus sûrs, elle peut retiter et protéger tous les bâtimens de commerce et de guerre qui sillonent les mers, et braver impunément la puissance la plus formidable. Elle peut, par sa fécondité extrême, nourrir aisément tous les individus dont elle serait habitée, et ses richesses diverses lui procureraient, avec faci-

lité ; tout ce qu'elle voudrait extraire des autres Etats.

L'Angleterre, qui n'avait apperçu, d'abord, ces avantages, qu'avec les passions retrécies de l'infériorité rivale, de l'orgueil et de la jalousie mercantiles, avait, primitivement, pensé et travaillé, trop efficacement, à livrer Saint-Domingue à la dévastation. Mais, portant, ensuite, des réflexions plus mûres, plus vastes, plus profondes sur son sort et sur celui de cette Colonie, elle a préféré s'en procurer, plutôt, la jouissance que la destruction. Peut-être a-t-elle remarqué que sa puissance dans les Indes orientales, trop éloignée du foyer qui l'animoit, dépendoit d'une circonstance, d'un revers, d'un moment. Que sa puissance dans les Indes occidentales, décroissant chaque jour, n'y possédait que des appuis faibles, subalternes. Que sa puissance européenne, resserrée dans un local étroit et peu heureux, habité même par des Nations diverses, mal unies, discordantes sous mille rapports, ne présentait qu'un corps exigu, étrangement disproportionné avec ses membres, ne se soutenant que par un artifice violent, dangereux, et toujours exposé à devenir victime du moindre rayon

de lumière, du moindre ressentiment répandu sur les Etats qui l'avoisinent. Peut-être, le Gouvernement anglais a-t-il été amené, ainsi, à desirer, à se ménager un nouveau gîte, un nouveau centre d'activité.... Saint-Domingue eût été, sans doute, bien capable de réunir et de fixer ses vœux...

C'est au Gouvernement français à peser ces observations dans son patriotisme, et dans toute sa sagesse. S'il permet au Cabinet britannique de remplir les mesures que je viens de parcourir, c'en est fait de la liberté des mers, c'en est fait de la liberté de l'Europe. L'Angleterre, assez puissante, déjà, pour corrompre, séduire, fasciner, pour troubler et bouleverser tout, ou presque tout ce qui lui porte ombrage, augmentant et assûrant encore ses moyens, ne connaîtra plus ni bornes, ni obstacles. Elle portera la discorde et la corruption jusques chez les Peuples les plus purs : la République naissante des Etats-Unis subira, elle-même, la loi d'un despote vindicatif, implacable : et, les Nations ne se seront travaillées et épuisées que pour se forger les fers les plus cruels, les plus indestructibles. La France peut, seule, s'opposer, avec un entier

succès, à tant de calamités. La France peut recouvrer son influence maritime, prévenir, déjouer l'Angleterre, et l'accabler de ses propres projets. Malgré les forces britanniques, Saint-Domingue est encore à la France..... puisque le cœur des Colons est encore français !... Chassez les Anglais de Saint-Domingue; et le Ministre de Georges est abattu; l'orgueil, la cupidité britanniques perdent leur confiance; les intrigues, les factions perdent leur chef, leur aliment; et la guerre est terminée. Rendez la prospérité à Saint-Domingue... et les ateliers français sont rouverts, le commerce reprend son activité; les soldats, redevenus citoyens, rentrent, paisiblement, à leurs travaux primitifs; les mœurs françaises recouvrent leur douceur, leur gaieté; la République marche au faite de la splendeur; et le Gouvernement se couvre de bénédictions et de gloire.

Mais, dira-t on, peut-être, les Anglais sont si puissans ! comment les expulser de Saint-Domingue qu'ils occupent en grande partie, et qu'ils veulent garder ?... Saint-Domingue est si profondément frappé de discorde et de dévastation ! comment lui rendre sa tranquillité, sa splendeur ?...

La solution de ces deux problêmes, que je ne regarde rien moins qu'impossible, demande un mémoire qui lui soit consacré. Je suis bien loin de me refuser à ce travail, n'y a rien de ce qui peut être digne d'un homme honnête et utile à ma Patrie. Mais, comme je n'aime à compromettre ni le tems d'autrui, ni le mien, dans des écrits inutiles, avant de présenter des réflexions subséquentes, je desire connaître l'effet qu'auront produit celles-ci. Puissent-elles servir l'objet que je me suis proposé !

P. S. Il ne faudrait pas, cependant, que le tableau vrai, que je viens de tracer de l'Isle Saint-Domingue, tout brillant qu'il puisse être, servît à autoriser, contre cette Colonie elle-même, ni les alarmes, ni la jalousie, ni la malveillance politiques.

La partie française de cette Isle, incomparablement plus peuplée que la partie Espagnole, n'avait, pas même, encore, dans les derniers tems de sa splendeur, la sixième partie des agens nécessaires à son exploitation. Sa population libre, (selon l'expression d'alors) s'élevait à trente-cinq mille individus blancs,

vingt cinq mille de couleur, de tout sexe, de tout âge; et l'étendue de son territoire est de deux mille lieues carrées. Protégée et, conséquemment, gouvernée, ou gouvernée et conséquemment, protégée, comme on le voudra, par les forces de France, elle ne possédait ni marine militaire, ni marine marchande, ni établissemens pour en construire: elle n'avait pas plus de troupes réglées; et si elle eut voulu en former dans son sein, elle se serait trouvée dans l'alternative, ou de priver le commerce et l'agriculture de leurs directeurs, de leurs surveillans, ou de transformer l'élite, la portion la plus énergique de ses ateliers, en bandes guerrières, exerçant, constamment, le pouvoir des armes.

Il est donc évident que l'Isle Saint-Domingue, dans le tems même de sa plus haute prospérité, n'a jamais pu se passer de la protection d'une grande puissance. Je conviens bien, qu'unie à l'Espagne, par exemple, elle serait susceptible de lui procurer, dans l'espace de dix à douze ans, une prépondérance énorme, si l'Espagne savait tirer parti de ses avantages. Conservée à la France, il n'est pas moins certain qu'elle pourrait lui rendre, dans un tems

plus circonscrit, encore, ses forces, son commerce, et la mettre en même de devenir plus florissante, plus puissante que jamais. Je sais, enfin, que Saint-Domingue peut, d'un moment à l'autre, donner et assurer l'empire des mers aux cinq cents vaisseaux de guerre britanniques, mais, cette Colonie pour acquérir isolément et par elle-même, quelque poids dans la balance militaire du monde, aurait besoin d'un Gouvernement sage, éclairé, persévérant, pendant cent cinquante ou deux cents ans; encore, serait-il nécessaire que les autres Gouvernemens voulussent, en attendant, s'assoupir, ou s'aveugler à son égard; et, rien n'aurait été plus ridicule et plus absurde que l'invention des projets d'indépendance attribués à la partie française de Saint-Domingue, si on n'avait pas fait, de ce phantôme le, prétexte et le moyen les plus féconds de dévastation, de persécution contre cette Colonie et ses habitans, d'erreurs et de calamités contre la France.

J. J. Demun.

De l'Imprimerie de Guerbart, rue du Colombier, Hôtel du Parc, N.° 3.

5.

APPEL A L'UNION.

AUX HABITANS DE SAINT DOMINGUE.

Par un jeune Blanc de la plaine du Cap.

Paris 1797. —







H T